



Adieu, mère, dit l'adolescent. (Page 111.)

bitué sans doute de l'Opéra, et admirateur de MM. Haydn, Pleyel et Méhul, accompagnait d'une petite voix en demi-ton de fausset, et avec une exactitude parfaite, les différentes mélodies de ces messieurs. Le dilettante joignait à cet accompagnement de la bouche un autre accompagnement des doigts, en frappant en mesure avec une charmante dextérité, ses ongles longs et effilés sur la tabatière qu'il tenait dans sa main gauche.

Hoffmann, avec cette habitude de curiosité qui est naturellement la première qualité de tous les observateurs, se mit à examiner ce personnage qui se faisait un orchestre particulier greffé sur l'orchestre général.

En vérité, le personnage méritait l'examen. Figurez-vous un petit homme portant habit, gilet et culotte noirs, chemise et cravate blanches, mais d'un blanc plus que blanc, presque aussi fatigant pour les yeux que le reflet argenté de la neige. Mettez sur la moitié des mains de ce petit homme, mains maigres, transparentes comme la cire et se détachant sur la culotte noire comme si elles eussent été intérieurement éclairées, mettez des manchettes de fine batiste plissées avec le plus grand soin, et souples comme des feuilles de lis, et vous aurez l'ensemble du corps. Regardez la tête, maintenant, et regardez-la comme faisait Hoffmann, c'est-à-dire avec une curiosité mêlée d'étonnement. Figurez-vous un visage de forme ovale, au front poli comme l'ivoire, aux cheveux rares et fauves ayant poussé de distance en distance comme des touffes de buisson dans une plaine. Supprimez les sourcils, et, au-dessous de la place où il devraient être, faites deux trous, dans lesquels vous mettrez un œil froid comme du verre, presque toujours fixe, et qu'on croirait d'autant plus volontiers inanimé qu'on chercherait vainement en eux le point lumineux que Dieu a mis dans l'œil comme une étincelle du foyer de la vie. Ces yeux sont bleus comme le saphir, sans dou-

leur, sans dureté. Ils voient, cela est certain, mais ils ne regardent pas. Un nez sec, mince, long et pointu, une bouche petite, aux lèvres ent'ouvertes sur des dents non pas blanches, mais de la même couleur cireuse que la peau, comme si elles eussent reçu une légère infiltration de sang pâle et s'en fussent colorées, un menton pointu, rasé avec le plus grand soin, des pommettes saillantes, des joues creusées chacune par une cavité à y mettre une noix, tels étaient les traits caractéristiques du spectateur voisin d'Hoffmann.

(La suite au prochain numéro.)

## LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

— L'ENVIE —

PAR

EUGÈNE SUE.

(Suite.)

A l'heure du repas du soir, Marguerite étant allée prévenir qu'on était servi, David, profondément absorbé, chargea la servante de dire à madame Bastien que, se trouvant un peu indisposé, elle voulût bien l'excuser de ne pas descendre pour diner. De son côté, Frédéric, arrivé au terme de son marasme moral, n'avait pas quitté sa chambre.

Marie pour la première fois depuis l'arrivée de David, passa sa soirée seule.

Cette solitude l'attrista profondément; elle se sentit involontairement assaillie de noirs pressentiments.

Vers les onze heures, elle rentra dans sa chambre; son fils dormait ou feignait de dormir. Marguerite vint donner ses soins habituels à sa maîtresse; celle-ci, accablée, silencieuse, venait de revêtir son peignoir de nuit et de dénouer ses longs cheveux, lorsque la vieille servante, qui avait plusieurs

fois adressé la parole à Marie sans que celle-ci lui eût prêté grande attention, lui dit, au moment de se retirer :

— Madame j'ai oublié de vous demander si André pouvait prendre demain le cheval et la charrette pour aller à Pont-Brillant.

— Oui, répondit Marie avec distraction, tenant dans l'une de ses petites mains, qui pouvait à peine les contenir, ses longs cheveux dénoués, tandis que son autre main promenait machinalement le démêloir d'écaille sur la toile cirée de la toilette, car la jeune femme, les yeux fixes, s'abandonnait à ses douloureuses pensées.

— Vous savez, n'est-ce pas, madame, pourquoi André va à la ville? reprit Marguerite.

— Non, répondit Marie toujours absorbée.

— Mais, madame, reprit Marguerite, c'est pour porter les effets de ce monsieur, puisqu'il paraît qu'il s'en va...

— Grand Dieu! ... s'écria madame Bastien en laissant retomber sa masse de cheveux sur ses épaules, et en se retournant brusquement vers sa servante, qu'elle regardait avec stupeur : Marguerite... que di'ez-vous?

— Je dis, madame, qu'il paraît que ce monsieur s'en va...

— Quel monsieur?

— M. David, le nouveau précepteur de M. Frédéric... et c'est dommage... car il était...

— Il s'en va? reprit madame Bastien, en interrompant Marguerite d'une si voix altérée et avec une telle expression de surprise et de douleur, que la servante s'écria :

— Mon Dieu! madame, qu'avez-vous?

— Voyons, Marguerite, il y a quelque erreur là-dedans, dit Marie en tâchant de se rassurer. Comment savez-vous que M. David s'en va?

— Dame!... puisqu'il renvoie ses effets à la ville.

— Qui vous a dit cela?

— André...

— Comment le sait-il?